

**LE ROMAN DE JEANNE; POÈME  
LU PAR L'AUTEUR À L'INSTITUT,  
DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DES  
CINQ ACADEMIES, LE 25  
OCTOBRE 1886**

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649775149

Le roman de Jeanne; poème lu par l'auteur à l'Institut, dans la séance publique des cinq Académies, le 25 octobre 1886 by François Coppée

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.  
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

[www.triestepublishing.com](http://www.triestepublishing.com)

**FRANÇOIS COPPÉE**

**LE ROMAN DE JEANNE; POÈME  
LU PAR L'AUTEUR À L'INSTITUT,  
DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DES  
CINQ ACADEMIES,  
LE 25 OCTOBRE 1886**



~~12~~  
~~022570~~

FRANÇOIS COPPÉE

III

LE

# Roman de Jeanne

POÈME

*Lue par l'auteur à l'Institut, dans la séance publique des vingt Académies,  
le 25 octobre 1886.*



444005  
16-3-46

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXXVI

PQ  
2211  
C3R6



## Le Roman de Jeanne

---

*Au marquis de Queux de Saint-Hilaire.*

### I

Les humbles, les vaincus résignés de la vie  
Restent mes préférés toujours, et j'ai l'envie  
De dire simplement, comme on me l'a conté,  
L'obscur roman d'un cœur seulement visité  
Par un triste rayon d'amour sans espérance :  
Tel un pauvre captif, enfermé dès l'enfance,  
Voit une lueur pâle éclairer tous les soirs  
Faiblement sa fenêtre étroite aux barreaux noirs.

Et, séparé du ciel qu'un mur épais lui voile,  
De tout le firmament ne connaît qu'une étoile.

Elle s'appelait Jeanne; elle avait dix-huit ans.  
Son père n'était plus, et, depuis quelque temps,  
Elle logeait avec sa mère, aveugle presque,  
Dans une vieille rue encore pittoresque,  
Tout au bout du pays latin, dans le quartier  
De l'étudiant pauvre et du petit rentier,  
Entre le Panthéon et le Jardin des Plantes.  
Là, les heures du jour passent, calmes et lentes.  
C'est la province, avec son charme habituel,  
Mais avec un accent plus intellectuel;  
Là, souvent, le flâneur à la main porte un livre.  
C'est le dernier endroit où le rêveur peut vivre  
Dans ce Paris tout neuf, qui tourne au Chicago.  
Quel silence! Le pas éveille encor l'écho.  
Je sais par là des coins pleins de mélancolie  
Où persiste l'ancien réverbère à poulie;  
Et, dans une ruelle où j'ai souvent erré,  
Par une porte, on voit un jardin de curé,  
Au fond duquel se dresse, entouré de feuillages,  
Napoléon premier, fait tout en coquillages.

Les deux femmes logeaient dans ce quartier perdu,  
Près des toits, et soignaient un jardin suspendu  
Sur un petit balcon, où, le soir, tout près d'elles,  
Passait le souple vol des noires hirondelles,  
C'était la pauvreté décente, ayant enfin



Ce qu'il faut strictement pour n'avoir froid ni faim ;  
Mais, dans l'étroit logis des dames du cinquième,  
On sentait la chaleur des foyers où l'on s'aime.  
Les meubles, tous passés de mode et bien fanés,  
Rappelaient les splendeurs de temps plus fortunés.  
Un vieux bonheur du jour fleurait la bergamote,  
Et sur la cheminée, où brûlait une motte,  
Estelle et Némorin, en Saxe, un peu cassés,  
Avec le bout des doigts s'envoyaient des baisers.  
Là, chaque objet, rempli de muette éloquence,  
Était comme un témoin de l'ancienne élégance.  
On servait aux repas les mets de l'indigent,  
Mais avec une nappe et des couverts d'argent ;  
Et — dernier souvenir de richesses plus grandes —  
Un pastel vapoureux, dans son cadre à guirlandes,  
Évoquait une aïeule au regard ingénu,  
Son singe sous le bras, poudrée et le sein nu,  
Qui, depuis cent vingt ans, gardant la même pose,  
Souriait de trois quarts et tenait une rose.

Dans ce mélancolique et fier isolement  
Ces femmes vivaient donc, très pauvres, en s'aimant,  
Et laissaient les étés se flétrir en automnes,  
Sous la lourdeur de plomb des heures monotones.  
En mai, sur leur balcon, l'hiver, au coin du feu,  
Elles restaient au gîte et se montraient fort peu.  
Calmes et froids, ainsi qu'une source s'épanche,  
Les jours suivaient les jours.

Cependant, le dimanche,  
Parmi le grouillement du quartier Mouffetard,  
Elles allaient à la grand'messe, à Saint-Médard,  
Triste église, qui n'a, sous ses noires ogives,  
Qu'une rare assistance aux figures plaintives :  
Orphelines des sœurs en petit bonnet rond,  
Pauvresses à marmots qui détournent le front  
Au moment où le clerc passe en faisant la quête,  
Et vieillards à genoux sur leur vieille casquette.  
Toutes deux se plaçaient dans la nef, et parfois  
Jeanne chantait, mêlant sa jeune et fraîche voix  
Au rituel romain que la maîtrise écorche ;  
Puis, ayant fait l'aumône aux mendiants du porche,  
Toutes deux regagnaient le logis, lentement.

On les voyait encor, mais assez rarement,  
Quand les chaleurs d'été devenaient accablantes,  
Dans un coin retiré du vieux Jardin des Plantes.  
Au pied d'un marronnier elles venaient s'assoir.  
La mère aux yeux éteints tricotait sans y voir,  
Et Jeanne s'occupait à quelque broderie.  
Par instants, du côté de la Ménagerie,  
Éclataient de durs cris de volaille, et souvent,  
Dans le parfum des fleurs apporté par le vent,  
On sentait tout à coup une odeur fauve et rude.  
Jeanne, à peine jolie, en cette solitude  
Se plaisait, respirant les fleurs à quelques pas ;  
Et les rares passants ne la regardaient pas.

C'étaient de pauvres gens, des résignés comme elle :  
Une mère portant son fils à la mamelle,  
Deux soldats côte à côte, hypnotisés d'ennui,  
Ou bien, par le soleil et l'espace ébloui  
Et roulant dans ses yeux la tristesse et la crainte,  
L'ouvrier sans travail, mâchant sa pipe éteinte.

## II

Mais, bien plus que la pauvre église du quartier  
Où se réfléchissait, dans l'eau du bénitier,  
La haute nef de pierre aux nervures gothiques,  
Bien plus que le jardin aux senteurs exotiques,  
Les deux femmes aimaient la chère intimité  
De leur logis. Souvent, par les beaux soirs d'été,  
Sur la terrasse, après le dîner très sommaire,  
Dans un large fauteuil, Jeanne installait sa mère  
Et restait là, rêveuse, au balcon s'accoudant,  
Devant le grand Paris dans la brume grondant.  
Le soleil se couchait. Sous son oblique flamme,  
Comme une hydre aux deux cous monstrueux, Notre-Dame  
Gonflait tout près de là son énorme chevet,  
Et plus loin, près du fleuve empourpré, s'élevait  
Fine, svelte, ajourée, et d'ornements fleurie,  
La flèche du Palais, comme une orfèvrerie.